



Nombre de document(s) : 1
Date de création : **11 novembre 2009**
Créé par : **Université-Laval**

table des matières

Drolatiques	
Le Monde - 25 septembre 1987.....	2

Ce document est protégé par les lois et conventions internationales sur le droit d'auteur et ne peut être diffusé ou distribué.

Le Monde

Le Monde
Vendredi, 25 septembre 1987, p. 15

LE FEUILLETON Drolatiques

POIROT DELPECH BERTRAND

L'ÉPOQUE étant aux tests, j'ai fait l'expérience de mettre de côté ceux des romans de l'automne qui m'avaient tiré un rire, ne fût-ce qu'un sourire, avant la page 20. Résultat des courses : trois livres seulement, sur des dizaines ! On ne l'a pas assez dit : outre d'autres défauts, la rentrée sue l'ennui. La solennité fait rage. Que dis-je ? La composition, laquelle est à la gravité ce que sont, au caviar, les lentilles. Tant d'empois au pays d'Aymé, Audiberti, Queneau, Vialatte et Perec : quelque chose ne va plus !

Claude Duneton a débuté, en 1976, avec un titre réjouissant : Je suis comme une truie qui doute. C'est aussi un érudit du cocasse : la collection " Points " réédite ces jours-ci son Petit Louis dit Louis XIV, sur l'enfance du Roi-Soleil. La jeunesse, c'est son affaire; l'âge où la logique n'a pas encore tordu le cou à la poésie.

Duneton est également un fou de mots, cela va souvent ensemble. Il a écrit sur le " parler croquant " et bousculé la grammaire - Anti-manuel de français. Il annonce un Bouquet des expressions imagées. On va rire.

QUE veut dire l'Ouilla ? Ne cherchez pas. Cela vient d'un calembour tel qu'ils envahissent journaux et publicités; bien consternant, comme les meilleurs calembours. " Allez, l'Ouilla ! "... Vous y êtes ? Non ? Alors vous êtes mûr pour un essai sur

cash-flow et christianisme... Grand bien vous fasse, alleluia !

L'Ouilla, c'est l'esprit d'enfance - toujours elle - aux prises avec la cruauté et ses trésors d'imagination. Comment ne pas désespérer de la nature humaine devant, mettons, un banquet de supporters sportifs ? Quiconque peut entonner " la digue du cul " est capable du pire, y compris de laisser trainer dans un évier la tête d'un loufiat servi à diner en méchoui. Parce qu'il a du coeur pour trente, l'Ouilla ira prévenir la tante du décapité, à l'autre bout du village...

S'il y arrive ! Car la nature ne manque pas non plus de trahison, ni les légendes. En chemin, l'Ouilla voit mourir d'apoplexie un certain Cyprien, la face dans le purin. Il croise un maréchal ferrant féru de diction. Lucifer en personne le nomme elfe d'honneur. Il tombe amoureux de la fille du Diable, Lise, aux cheveux verts.

Le récit s'accroche aux branches griffues et aux vieilles légendes, comme les vêtements des enfants aux arbres des cauchemars. Au passage, les personnes cultivées repéreront des allusions à Daphné, à Brocéliande, au Roman de la Rose; mais rien ne vaut une lecture candide et consentant à la fantaisie de l'auteur. Il faut accepter que les sons des mots décident du sens à leur donner, et tiennent lieu de lien entre eux.

Si le plaisir de jouer sur les mots garde assez d'adeptes, on parlera peut-être un jour de vision " dunetonienne " du monde, comme on dit " daltonien ". C'est le contraire d'une apocalypse pour le plaisir. On y sent à chaque phrase la nostalgie des certitudes et des rites des aïeux, d'une certaine paix rustique. Le monstrueux est apprivoisé à coups de syllabes saugrenues : " piti, piti, piti ! ". L'innocence passe par une reconnaissance méticuleuse des férocités quotidiennes et légendaires.

Duneton ou l'étonnement épique de l'enfance, du premier regard...

QUELQU'UN qui se passionne pour la vie des mots ne peut pas être tout à fait désolé ni ennuyeux. Savoir que la langue ne rime à rien console de toutes les désillusions. Orlando de Rudder, comme Claude Duneton, est un observateur du langage. L'an dernier, on a remarqué son Français qui se cause.

Le bistrot était un endroit de choix pour voir prospérer cette sorte de langue. Céline, Marcel Aymé, Prévert, s'y tenaient à l'affût. Les propos de zinc à l'heure du crème étaient une mine de sagesse populaire et d'invention langagière. Les " pubs " à l'anglaise et les commentaires inévitables sur la télévision de la veille ont tari cette source de poésie.

Tout crus, les coqs, fait revivre le temps des bistrot de banlieue où les vies et les voix se croisaient sans livrer leur secret. L'un des clients joue du violon, le second fabrique des radios, d'autres dansent, se souviennent de pays lointains. Tous ont rendez-vous chez Emile, mais d'abord dans la conscience du narrateur, qui se sent riche de leurs existences variées et qui en sera dépouillé, comme de la vie même.

Il ne lui restera qu'une boîte noire fixant les images. Splendeur et misère du voyeur, qui croit accaparer le spectacle du monde et qui se retrouve sans autre bien que la cocasserie des mots pour dire sa ruine, des allitérations comme celle qui forme le titre du livre, des bruits d'assiette cassée !

Les dernières pages constituent un véritable hymne à ce qui demeure quand se sont évanouies les passions et les émotions qui donnaient vie à la parole...

N'Y aurait-il d'humour que sur fond d'échec, de dépossession ?

Pour son premier livre, publié à vingt-trois ans, Eric Chevillard a choisi de délirer autour d'une agonie. Pour comble de détresse, son mourant a

trouvé refuge chez la veuve d'un ami, au nom tout beckettien Plock. La situation veut que le dévouement et la tyrannie de la soigneuse se confondent. Les visites de la jeune Lise ne suffisent pas à consoler le vieillard.

Mourir m'enrhume est moins un roman qu'un poème en prose tournant en dérision les débandades du vieil âge. Michaux n'aurait pas désavoué certaines approches métaphoriques de l'univers sensoriel, du lien entre le corps et l'âme, du moins entre le corps et ce qui peut en être perçu et dit. Je pense au monologue de Suzie Plock cherchant à faire avaler au vieillard sa soupe et le récit d'un accident dont il n'a que faire. Rarement on a si bien suggéré l'agacement pathétique des mourants devant la futilité de ce qui va leur survivre.

Eric Chevillard montre une intuition extrême de ce moment où nous ne pouvons plus regarder en face le néant qui s'approche, ni supporter ce qui en détourne. Cette intuition est servie par un goût jubilant des chocs de mots de la langue parlée.

Ces trois livres confirment qu'il n'y a pas de littérature drôle, drolatique, sans conscience aiguë de ce qui

menace la vie - cruauté sociale, décrépitude naturelle, - et d'une certaine rédemption par le verbe, dans ce qu'il a de plus inattendu, d'intempestif.

* L'OUILLA, de Claude Duneton, Seuil, 190 p., 79 F. * TOUT CRUS, LES COQS, d'Orlando de Rudder, Balland, 254 p., 89 F. * MOURIR M'ENRHUME, d'Eric Chevillard, 114 p., 49 F. (En vente le 30 septembre.)

Note(s) :

LIVRE

Note(s) :

L OUILLA;

Note(s) :

TOUT CRUS LES COQS;

Note(s) :

MOURIR M ENRHUME

Note(s) :

DUNETON CLAUDE;

Note(s) :

RUDDER ORLANDO DE;

Note(s) :

CHEVILLARD ERIC

© 1987 SA Le Monde ; CEDROM-SNi inc.

PUBLI-C news-19870925-LM-31482 - Date d'émission : 2009-11-11

Ce certificat est émis à Université-Laval à des fins de visualisation personnelle et temporaire.

[Retour à la table des matières](#)